

LOUIS GUILLOUX

**ABSENT  
DE PARIS**

*nrf*

GALLIMARD







© *Éditions Gallimard, 1952.*

*à Jean Grenier*



« Me voici une fois de plus rentré dans mon Saint-Brieuc-les-Choux, mon cher Jean. Il y a huit jours, nous étions ensemble à Venise, au même hôtel du Cavalletto près de la place Saint-Marc, et je t'avais promis de t'écrire une lettre de chambre à chambre, un peu pour expliquer celles qui vont suivre, un peu aussi, beaucoup même, en souvenir du premier séjour que nous fîmes ensemble dans la Ville Incomparable, il y a si longtemps de cela que je n'ose faire le compte des années, c'était je crois en 1923, au mois d'août, par le soleil le plus somptueux qu'on ait jamais vu — et nous arrivions de Trieste.

« Naturellement, je ne t'ai pas écrit cette lettre. Il faut que je sois revenu ici pour y songer et c'est déjà le froid, la pluie, le vent, la grisaille, la lenteur, le coin du feu bientôt, la nuit dans le jour, la mort dans la vie, les pas dans les pas, la pipe en bois et le roman en vue. Fermez le ban !

« Nous arrivions de Trieste, par la mer ; il

était environ une heure après-midi quand le bateau stoppa devant la Piazzetta et que nous vîmes apparaître les gondoles qui venaient chercher les voyageurs. Quel grand moment ! Ce fut le grand moment du voyage que nous faisons depuis Paris, Zurich, Innsbruck, Salzbourg, Vienne et Trieste — mon premier grand voyage (mais il est vrai que j'étais déjà allé en Angleterre). Toi, tu connaissais Rome, mais pas Venise...

« Oui, oui, voyager est toujours bien. On devrait toujours voyager, toujours vouloir aller ailleurs. Ça ne sert à rien, mais enfin... On s'instruit, n'est-ce pas, et, une fois rentré chez soi, on a de quoi penser. C'est ce qu'il faut. Cela aide. Et, pourvu qu'on n'ait rien à faire, on peut écrire des romans, comme on irait au bureau, avec tous les souvenirs qu'on a et les trésors de l'expérience acquise. On pourrait même illustrer ces romans avec les photos prises en cours de route. Bref, je ne vois aux voyages que des avantages et qu'on ne vienne pas nous parler de la fatigue qu'ils entraînent, c'est là une crainte de petits bourgeois. Et d'ailleurs, les trains sont devenus si confortables... Et si rapides ! Pense que je suis revenu ici d'une traite, en moins de vingt-quatre heures, ayant il est vrai brûlé Paris. Je suis tombé de la Place Saint-Marc sur la Place Saint-Michel, comme on ferait une seule chute du haut d'un toit. C'était le

jour, ou presque, de la foire du même nom, — c'est Saint-Michel que je veux dire — notre grande foire annuelle, où, dans les odeurs de la friture, sous la petite pluie qui commence ce jour-là pour ne plus cesser jusqu'au mois d'avril, nous allions faire le tour des brocanteurs et fouiller les étals des bouquinistes. Tu sais bien qu'elle avait lieu sur le Champ de Mars, mais pendant la guerre, tout était changé, elle se tenait sur la Place Saint-Michel, voilà pourquoi j'y ai songé. Du reste, cette fameuse foire n'a plus aucun intérêt, le neuf a remplacé le vieux, le calicot tué l'oriepeau : plus de trouvailles, mais il y a toujours la friture, la saucisse et le cidre doux. Avoue que ce n'est pas rien...

« Connaissez-vous l'automne, l'automne en plein champ, avec ses bourrasques, ses longs soupirs, ses feuilles jaunies qui tourbillonnent au loin, ses... »

« Ah, la barbe ! On rentre chez soi. On attend le facteur. On pense au roman qu'il faudrait écrire. Et, justement, je n'y crois plus beaucoup. Enfin si, mais... Mais voilà : je pense qu'on n'écrit pas pour dire, mais pour cacher. C'est ma nouvelle théorie. Que très souvent un livre avoué est le paravent d'autre chose qu'on tait. Tout est si difficile. Et les théories ne servent à rien. Quand il s'agit de *faire*, on voit que les choses se passent toujours *autrement*.

« Gardes-tu les vieux papiers ? Moi, oui. J'en ai des monceaux, dans le plus grand désordre d'ailleurs : notes, ébauches, chutes, pages de roman qui n'ont pas trouvé leur place et qu'il a fallu sacrifier, lettres commencées, inachevées, je ne jette pour ainsi dire jamais rien, c'est une manie ridicule et assez honteuse ; je passe quelquefois du temps à fouiller dans ces paperasses, surtout quand le travail ne va pas bien. Mais ces jours derniers j'en ai tout de même détruit pas mal. Bien ! Mais j'ai fait une trouvaille. Tu verras laquelle à l'instant.

« J'avais de très grandes ambitions, mon cher, je voulais, dans mon roman donner une très large fresque où bien entendu, toute l'époque se fut reflétée, et comme j'étais particulièrement hanté par les souvenirs de notre jeunesse, je voulais montrer cette jeunesse des temps qui suivirent la première grande guerre, la montrer en province, à Paris, en Europe... Deux de mes personnages, venus de province à Paris, comme des personnages des *Illusions Perdues*, ou de *l'Éducation Sentimentale*, deux jeunes gens qui poursuivaient leurs études et vivaient au Quartier Latin, décidaient un jour, en été — ce devait être l'été de l'année 1923 — de faire un voyage en Europe. Et les voilà prenant le train à la gare de Lyon... les voilà passant la frontière à Val-lorbe, les voilà à Zurich, les voilà à Innsbruck,

à Salzbourg... Te souviens-tu encore de la visite que tu fis à Stephan Zweig ?

« A Venise, nous n'avons eu le temps de rien. Notre ami Campagnolo ne plaisante pas quand il s'agit des affaires de la Société Européenne de Culture — et il faut être assidus aux séances du conseil exécutif. Du reste, nous étions venus pour cela. Comme nous avons dû vieillir, mon cher Jean, sans le vouloir ! Nous devrions faire un peu mieux attention. Il me semble qu'autrefois, lors de ce radieux voyage en tout cas que nous fîmes ensemble, nous étions... comment te dire cela ? plus légers ! Ah ! cette première soirée à Venise ! Je dormais debout, par la fatigue du voyage, mais pour rien au monde je n'eusse quitté la Piazzetta où la musique de la Flotte donnait un concert...

« J'ai encore dans la tête un air entendu ce soir-là. C'était, je crois, du Cimarosa. Que va-t-on chercher plus loin : dans le moindre petit air de Cimarosa ou de Mozart — à Salzbourg nous lui avons fait visite — n'y a-t-il pas tout ce que nous avons besoin de savoir ? Hélas oui ! Nous avons vieilli. Vieillir, c'est trahir...

*Et comme l'espérance est violente !*

« Dire que nous ne sommes même pas allés à Burano, à Murano, à Torcello ! C'est une

honte ! Voilà bien la tristesse moderne. Et il va falloir se remettre à écrire des livres — des gros livres de prisonniers, m'as-tu dit. Ouais...

« Nous sommes tous prisonniers et nous ne rêvons que de liberté quand c'est la délivrance qu'il nous faut...

« Je travaille à un récit, en pensant à un chat : il s'appelle *Parpagnacco*. Bon titre. C'est une histoire à raconter, je m'y emploie. Tu verras cela un de ces jours, et tu penseras, en me lisant, à ton chat *Mouloud*. Bonsoir. Je retourne à mes paperasses, elles me font rêver.

*Car que faire en un gîte...*

« Et la trouvaille ? A propos, la voici. Je te rappelle qu'il s'agit de deux jeunes gens qui font un petit voyage en Europe.

« Qui font ! Faisaient... »

Le voyage réussissait à merveille aux deux amis, ils étaient pleins d'entrain, heureux de tout ; de Suisse, ils avaient couru d'une traite par Buchs jusqu'à Innsbruck et Salzbourg, où ils venaient d'arriver. Plus tard, ils iraient à Vienne, et, de Vienne, ils repartiraient pour Trieste, puis traversant l'Adriatique, ils iraient d'abord à Venise...

La plus grande aventure de leur voyage, jusqu'à présent leur était arrivée à Bishofshofen : descendus pour se promener sur le quai, ils s'étaient si bien éloignés en causant, que le train était reparti sans eux. Et ils avaient eu beau courir !...

Ainsi, avaient-ils passé tout un après-midi, dans le village, en attendant le prochain train. Ils ne le regrettaient pas, au contraire, ils devaient à leur distraction d'avoir connu un village autrichien dont ils avaient parcouru dans tous les sens les rues tranquilles, assez

semblables à celles de n'importe quel autre village, dans la même saison. Ils avaient visité le cimetière, étaient entrés dans l'église, aux murs couverts d'ex-voto aux couleurs vives, et il y avait, sur l'un d'eux, une grande plaque, avec la liste des morts et disparus de la guerre...

Plus tard, dans le train, ils avaient fait la connaissance d'un Hongrois, qui revenait de Bordeaux et rentrait à Budapest, petit homme replet, affable, ayant longtemps vécu en France, avant la guerre, leur dit-il. Il avait un commerce de grains, à Budapest, et c'était pour ses affaires qu'il voyageait... « Peut-être les jeunes gens allaient-ils eux-mêmes à Budapest ? » Il avait paru contrarié d'apprendre que non, il aurait eu plaisir à les recevoir chez lui ; il aimait les Français...

« Je suis, dit X... (mon cher, cet X... n'est autre que l'un des deux jeunes voyageurs), frappé de la manière dont certains menus événements se fixent dans ma mémoire. »

X... devait faire effort pour se représenter les grands spectacles entrevus : l'admirable vallée de l'Inn, au matin, glaciale et encore brumeuse, l'apparition de la montagne, en débarquant du train, à Innsbruck ; mais telle silhouette de paysan tyrolien, avec son chapeau pointu et son grand manteau qui lui tombait jusqu'aux pieds, se hâtant vers le train arrêté dans une petite gare, il ne l'ou-

blierait jamais. Le paysan, un homme jeune et de haute stature, tenait un bâton à la main. De même, X... n'oublierait jamais la manière dont une religieuse était venue leur demander l'aumône à la table d'une « weinstube » où ils buvaient de la bière. Ils lui avaient donné quelques pièces d'argent suisse... « *Grosse Freude! Grosse Freude!* » répétait la religieuse, avec un regard et un geste si modestes et si sincèrement reconnaissants. .

Les poches bourrées des billets de banque qu'on leur donnait par paquets en échange de leur argent, ils distribuaient des fortunes, donnaient en pourboires des millions de couronnes.

... Comme ils buvaient du vin blanc, un soir, dans une weinstube, à Salzbourg, un vieux monsieur, assis près d'eux, leur demanda avec un sourire plein de grâce s'ils étaient musiciens ? Leurs cheveux longs le lui donnaient à croire...

— Non, Monsieur.

— Français ?

— Oui.

— Oh !

Il prit son verre et vint à leur table. « Permettez-vous ? » dit-il, en s'asseyant en face d'eux. « J'aime la France »...

C'était un homme d'une soixantaine d'années, grand et maigre, au visage long, aux traits fins, aux mains fines, vêtu d'un complet

gris, qui n'était pas sans élégance quoique défraîchi ; dans son regard bleu, une joie toute pleine encore de jeunesse. Il répéta :

— J'aime la France... Buvons, s'il vous plaît!... Nous n'avons jamais été des ennemis, n'est-ce pas ?

Ils burent ensemble à la France, puis le vieux monsieur reposa son verre, s'excusa de sa hardiesse.

— Mais je n'ai pas pu résister. Pensez ! Je ne reverrai jamais la France...

Il s'exprimait dans un français correct, presque sans accent, et il souriait en parlant. Même en disant qu'il ne reverrait jamais la France, il sourit.

— Vous y alliez beaucoup ?

— Tous les ans... J'étais très riche...

Cela encore fut dit en souriant ; il se pencha un peu sur la table : ses traits étaient ceux d'un vieil acteur intelligent.

— Mais à quoi bon penser à cela !... Autrefois, j'allais à Paris, naturellement. Vous êtes parisiens ?

— Oui.

— Etudiants ?

— Oui.

— Ah ! Voilà ! Je m'en doutais. Vous avez de la chance ! Et vous êtes jeunes... Ici, à présent, ce n'est plus que de la merde. Excusez !... J'allais aussi à Nice. Vous connaissez ?

— Oui.

— Merveilleux !... Buvons encore un verre, voulez-vous ? Je vous raconterai...

Et, toujours en souriant, il se mit à raconter sa vie d'autrefois, ses voyages — l'auto, le chauffeur, les grands hôtels — les femmes qu'il avait rencontrées, les concerts, Monaco...

Ils écoutaient, surpris, émus, poignés par instants...

Cette vie oisive qu'il évoquait, sans doute l'eussent-ils sévèrement jugée en d'autres circonstances, mais ici ! dans cette weinstube, et racontée par cet homme vieilli, ruiné, qui ne reverrait jamais la France, et qui souriait...

Ils sortirent tous les trois ensemble, errèrent par les rues obscures : le vieil Autrichien parlait toujours : est-ce que Paris était toujours aussi beau ?

— Mais, reprit-il, vous ne pouvez pas savoir — vous n'avez sans doute pas connu le Paris d'avant guerre, — ce Paris si fin, si intelligent... Vous allez à Vienne ?

— Oui.

— C'était aussi une ville charmante, mais tout est fini, foutu, comme vous dites... Mais adieu ! Bonne chance ! fit-il, en les quittant. Et, encore une fois, il leur serra les mains, ému et souriant, et répétant qu'il aimait, qu'il avait toujours aimé la France...

Il s'éloigna d'un pas alerte, qu'ils enten-

dirent pendant quelques instants encore, après qu'il eut disparu dans la nuit...

— Voilà pourtant nos ennemis d'hier !...

... A Vienne, où ils étaient arrivés vers la fin d'un après-midi, ils s'étaient fait conduire à un hôtel, près de la Stephankirche. Puis, toujours selon le principe qu'en voyage il ne faut pas perdre de temps, ils étaient repartis, en tramway, vers un lointain faubourg pour y rencontrer des gens dont un ami parisien leur avait donné les noms et les adresses : un docteur, un poète, un dramaturge. C'étaient des émigrés hongrois qui avaient fui leur pays après la tentative de Bela Kun.

Chez le docteur la servante les renvoya à un café où, en effet, ils trouvèrent le docteur, petit homme, encore jeune, mais chauve, à lunettes.

Le petit docteur à lunettes s'excusait : il ne pouvait recevoir les deux jeunes gens chez lui, car en ce moment même, sa femme était en train d'accoucher.

Il les conduisit à une table où était assis un homme d'une quarantaine d'années, solide, roux, jovial : c'était l'auteur dramatique. La conversation s'engagea, mais resta difficile : ni le docteur, ni l'auteur dramatique ne savaient le français — et les deux jeunes gens parlaient très mal l'allemand...

Qu'était devenu François Molnar ? Au mois de juin passé, ils avaient vu représenter au

théâtre des Champs-Élysées, sa pièce en sept tableaux et un prologue, *Liliom*... Un chef-d'œuvre !...

Mais personne ne savait rien de Molnar...

Les jeunes gens voulurent connaître des détails sur la commune de Hongrie. Mais la commune de Hongrie, c'était déjà le passé, et ce qui intéressait les émigrés, c'était le prochain avenir de l'Europe.

— « *Mann muss Kommunist mit Blut und Fleisch sein!* » dit le petit docteur, avec un charmant sourire, et en frappant du bout des doigts sur le bord de la table. Et, comme s'il eût craint que les jeunes gens ne l'eussent pas compris, il répéta en anglais :

— *With blood and flesh*...

Un homme d'aspect sévère entra ; il portait une blouse russe, noire, serrée à la taille par une ceinture.

C'était le poète.

Il s'assit sur la banquette et ne dit rien, plongé dans de grandes réflexions. Mais le docteur fit savoir aux deux jeunes gens que le poète ne parlait que très peu l'allemand, que même, en fait, il ne parlait que le hongrois.

— Est-ce qu'il a été aussi un des lieutenants de Bela Kun ?

— Mais oui, très vrai, dit le docteur. Et il le sera encore la prochaine fois ! ajouta-t-il en riant.



*nrf*

52-IX A 23060 ISBN 2-07-023060-0

